



« C'est la lutte contre tout pouvoir officiel qui nous distingue essentiellement ; chaque individualité nous paraît être le centre de l'Univers et chacune a les mêmes droits à son développement intégral, sans intervention d'un pouvoir qui la dirige ou la châtie. »

Élisée Reclus (1830-1905)

Prologue

Aurel attendait l'arrivée d'Hélène dans la grande gare de la capitale. Ils ne s'étaient pas vus depuis le jour où, dans cette même gare, ils s'étaient embrassés pour la première fois, avant qu'elle ne parte pour un séminaire d'agronomie. Il en pinçait déjà pour elle et espérait que ces deux longues semaines ne lui avaient pas fait oublier ce baiser. Ce jour-là, il lui avait réservé un accueil tout en saveur et envisageait de l'emmener au restaurant pour une soirée en tête-à-tête. À ce stade, malgré la délicatesse et la douceur de leurs échanges SMS quotidiens, Aurel ne savait pas encore que son amour grandissant était réciproque.

En faisait-il trop ou trop peu pour la séduire ? Le trouverait-elle à la hauteur ? Rien n'était jamais acquis, se disait-il encore. La remise en question faisait partie de sa nature. Selon lui, le doute pourvoyait à la connaissance alors que les certitudes se cantonnaient aux croyances en créant souvent l'illusion de savoir. Aussi valait-il mieux se remettre en question que se mentir à soi-même.

S'agissant d'amour, la certitude d'être aimé mettait un terme à la séduction et à ses ravissements. Il ne lui importait pas vraiment de se savoir apprécié comme le serait tout flagorneur à chaque nouvelle conquête.

Ce doute, sa propre remise en question, l'encourageait plutôt à ne jamais cesser de courtiser Hélène, à toujours la couvrir d'attentions délicates et à l'aimer chaque jour plus encore. Une jeune femme devrait-elle seulement attendre d'un jeune homme qu'il ait belle allure, qu'il soit séduisant et bien bâti ?

Si on le trouvait beau, avec ses longs cheveux blonds, son visage expressif, son allure sportive et décontractée, Aurel ne s'en souciait guère. Car pour lui, cela ne représentait qu'une perception subjective et banale, sans aucune mesure avec le charme qui, comme la grâce d'une attention, d'une pensée tendre ou d'un geste délicat, exhalait le parfum subtil de tous les raffinements d'une personne.

Aurel était né en 2017, dans la capitale ; fils de Léonard Lerou-sic, chercheur au centre national de recherche scientifique et de Marianne Roux, artiste réputée et conservatrice de musée. Il avait 23 ans, Héléna un de moins.

Encore étudiants, ni l'un ni l'autre ne se projetait vraiment dans l'avenir, se défiant tous les deux de ces lendemains prétendument bien jalonnés qu'offrait une société pourtant clairement ébranlée par ses extravagances et ses dénis. C'était du moins l'idée de l'avenir que se faisait cette nouvelle génération née dans les années 2010, consciente et contrainte de s'adapter à un environnement chaotique abandonné par leurs aînés. Ceux qui, comme Aurel et Héléna, envisageaient toutefois une vie en couple et fonder une famille se faisaient de plus en plus rares.

À l'instar de ce monde endiablé, la gare grouillait de gens affairés, pressés ou soucieux. Aurel avait pris de l'avance et observait les horaires d'arrivées, s'assurant d'être bien prêt à recevoir sa bien-aimée. Les quais, comme toujours, s'encombraient de voyageurs. Les uns couraient, d'autres allaient nonchalamment. Le bruit de roulettes des valises dominait les murmures et les conversations des voyageurs stationnés devant les grands tableaux d'affichage. Mais il y avait dans cette immense gare une voix étrange qui surpassait ce bourdonnement routinier. Elle résonnait avec écho dans le hall. Quelques badauds avaient formé un regroupement, certains ricanaient. Aurel avait du temps, il s'approcha de ce groupe. Un homme assez vieux, aussi barbu et blanc qu'un père Noël d'exception, clamait d'une voix puissante et intelligible, ce qui semblait être des versets du « nouveau testament ».

— Alors je vis que l'Agneau avait ouvert un des sceaux, et j'entendis l'un des quatre Vivants qui disait d'une voix de tonnerre : Viens et vois. Je regardai donc, et je vis un cheval blanc, et celui qui était monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur, pour remporter la victoire...

Aurel comprit très vite que l'homme citait un chapitre de l'Apocalypse et parlait des quatre cavaliers. Il se crut un moment dans l'un de ces clichés qui font ces films de série B ou les blockbusters au scénario catastrophe simpliste. Il sourit en voyant le vieillard s'agiter et jouer la comédie.

— ... Et lorsque l'Agneau eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal qui disait : Viens, et vois ! continua le vieillard, brandissant parfois une main tendue vers le ciel... Et il sortit un autre cheval qui était roux ; et celui qui le montait reçut le pouvoir de bannir la paix de la terre, et de faire que les hommes se tuassent les uns les autres ; et on lui donna une grande épée. Et quand l'Agneau eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal, qui disait : Viens et vois ! Et je regardai, et il parut un cheval noir, et celui qui était monté dessus avait une balance à la main. Et j'entendis une voix qui venait du milieu des quatre animaux, et qui disait : La mesure de froment vaudra un denier, et les trois mesures d'orge vaudront un denier ; mais ne gête point l'huile ni le vin...

L'attroupement avait probablement intrigué les personnels du service de sécurité de la gare. Ces derniers s'approchèrent calmement de l'homme dont le ton et la voix s'intensifiaient au point de faire frémir Aurel et d'autres spectateurs, eux aussi intrigués ou impressionnés par la conviction qu'exprimait ce curieux personnage.

Des gens chuchotaient comme pour ne pas déranger le prédicateur insolite.

— Et quand l'Agneau eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal, qui disait : Viens, et vois !

— Jean-Claude ! intervint l'un des agents de sécurité, vous ne pouvez pas rester là, dit-il en l'invitant à se lever.

Le vieil homme ne résista pas, il se releva mais poursuivit son chapitre.

— Et je regardais, et je vis paraître un cheval de couleur pâle ; et celui qui était monté dessus se nommait la Mort, et l'Enfer le suivait ; et le pouvoir leur fut donné sur la quatrième partie de la terre, pour faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre, acheva-t-il d'une voix forte qui résonnait comme un ultime avertissement, pendant que les officiers l'éloignaient du hall.

Aurel resta un moment figé dans la réflexion. Évidemment il ne croyait en aucune de ces paroles, mais il ne put s'empêcher de les mettre en corrélation avec ses propres convictions concernant un monde qui selon lui, courait à sa perte.

— Sacré JC, il nous avait habitués à mieux. Je préférais quand il nous chantait des chansons avec son petit banjo, commenta une personne visiblement habituée des lieux.

— On devrait les enfermer ces malades ! entendit Aurel au passage d'un couple suivi d'un agent de la gare qui poussait péniblement un chariot rempli de leurs bagages.

— Comme si c'était le moment ! On a déjà assez d'assistés, si en plus il faut supporter ces énerguemènes et oiseaux de mauvais augure ! renchérit un autre des voyageurs.

Aurel se reprit assez vite et oublia cette distraction fortuite. Il s'impatientait de voir sa petite amie sortir d'une des voitures du train qui venait enfin d'entrer en gare. Les deux jeunes gens se retrouvèrent sur le quai, certains qu'ils ne se quitteraient plus jamais.

Aurel se souviendrait longtemps du début de leur histoire d'amour en 2040 et de ce vieil homme que la morosité ambiante du début de ce siècle avait sûrement inspiré. Dans cette gare, le jeune étudiant qui cumulait avec réussite des études d'architecture et de génie civil et à qui on avait promis la prospérité, n'entrevoit déjà plus qu'un seul avenir vraisemblable : Hélène.

Le jeune couple s'arrangea ensuite pour partager un appartement. Mais ils ne voyaient pas leur futur se dessiner si simplement. Les événements, les troubles sociaux et politiques n'offraient plus les conditions favorables au déroulement serein de leurs carrières respectives. À cette époque, le dérèglement climatique représentait déjà une menace majeure, laquelle se reprenait dans toutes les conversations comme dans tous les discours politiques. Héléna et lui vécurent ensemble un peu plus d'une année dans la capitale avant que les événements ne les poussent finalement à poursuivre leur idylle à la campagne.

Sur les conseils des parents d'Aurel, ils avaient rejoint les Prémonts, une région de montagne au sud-est du pays où vivait son grand-père maternel. Ils y restaurèrent une petite bâtisse à l'orée d'une forêt où ils vécurent de façon autonome.

Une forteresse d'arbres centenaires, souvent mis à rude épreuve, protégeait cette maison des nombreuses tempêtes. Isolée, adossée aux bois, quasiment invisible, ils l'avaient aménagée au fur et à mesure durant ces quinze dernières années, en la dotant en plus d'une prairie, d'un verger et d'un potager gagnés non sans peine sur la forêt.

Là, ils avaient mis à profit leurs savoirs et trouvé de quoi satisfaire leur envie de vivre plus simplement et bien plus humblement. Ils avaient finalement trouvé le bonheur et Marine, leur fille, y vit le jour deux années après leur installation.

Aurel repensait parfois aux présages du vieil homme dans la gare, car, sans pour autant lui accorder de crédit, il avait lui aussi un mauvais pressentiment. Il s'était cru pessimiste, mais les faits et événements que des visiteurs ou leurs voisins leur rapportaient régulièrement, lui donnèrent raison.

Durant ces quinze années, un climat effroyablement ravageur, des guerres civiles épouvantables et une terrible pandémie avaient bouleversé la planète. En marge de ce monde que le couple considérait de plus en plus absurde, Aurel et sa famille, comme beaucoup d'habitants de cette région, avaient été épargnés.

Pour autant, cette petite communauté se tenait le plus souvent au courant des événements extérieurs malgré la dissipation progressive des moyens de communication modernes.

On savait déjà depuis le début de ce siècle que le climat avait tendance à se réchauffer, qu'il aurait fallu prendre des résolutions effectives et drastiques pour enrayer le phénomène avant d'atteindre un point de non-retour. Mais malgré les constats et les concordances scientifiques qui avaient afflué régulièrement, indiquant clairement une origine humaine au phénomène, beaucoup de voix s'étaient élevées à cette époque et s'affrontaient souvent sur la source de ce mal.

D'aucuns s'étaient appuyés sur des calculs tout aussi scientifiques pour livrer une version moins pessimiste mentionnant un événement naturel dû aux cycles solaires, minimisant de la sorte toute responsabilité humaine.

D'autres avaient formé des arguments reléguant cette supposée variation climatique à un mensonge, une conspiration contre les populations afin de leur soustraire davantage de taxes ou de les obliger à changer leur mode de consommation pour une économie soi-disant plus « verte » ou plus « responsable » derrière laquelle se cachait, selon eux, une spéculation portée par de nouveaux lobbys industriels.

Malgré les résolutions prises entre les États du monde pour limiter leurs rejets dans l'atmosphère, peu d'entre eux s'étaient pliés aux recommandations des scientifiques.

Des politiques plus subtiles s'étaient servies du prétexte de cette échéance climatique pour contraindre la population à concéder plus d'efforts et contribuer financièrement à une lutte supposée contre le dérèglement.

Cette duperie politique visait particulièrement à culpabiliser les plus humbles sans que les véritables pollueurs ne fussent responsabilisés ou appelés à une quote-part financière.

Dès lors, une grogne populaire avait fini par s'élever sur le continent. En se nourrissant de la colère de la population, un autre camp,

populiste celui-là, dénonçait sans ambiguïté une vaste cabale contre le peuple.

Cette autre supercherie politique justifiait aussi son refus de toute migration arrivant du sud, prétextant ainsi combattre un complot contre la suprématie de leur Nation.

Quand bien même ils s'étaient tenus à l'écart, Aurel, Hélène et plusieurs de leurs nouveaux amis restaient très préoccupés du sort de leurs compatriotes.

Parfois, certains villageois partis pour quelques échanges commerciaux en ville, revenaient avec de bien fâcheuses nouvelles. Selon leurs dires, partout dans le monde, deux camps s'étaient imposés en confisquant le sujet du dérèglement climatique.

D'abord les « utilitaristes » qui comparaient la planète à un radeau de naufragés. D'après ces derniers, il fallait impérativement consentir à quelques sacrifices substantiels pour préserver ce dit radeau ; quitte à perdre ou rejeter certains naufragés afin de sauver la majorité. Sous prétexte d'intérêt général, il s'agissait surtout de maintenir la croissance économique malgré la tempête écologique.

Le plus souvent ces demandes de sacrifices s'axaient sur le renoncement ou la limitation des droits sociaux, l'augmentation de la durée du travail ou une contribution plus importante. Un effort à fournir que les plus humbles citoyens ne pouvaient supporter.

Cette attitude des « utilitaristes » avait surtout alimenté le populisme dans les couches sociales plus modestes, si bien que dès le début des années quarante, il n'y eut finalement, que ces deux grands mouvements politiques à se disputer le pouvoir sur fond de tumultes sociaux et d'incohérences politiques.

Pour Aurel et ses amis, le monde s'était plongé dans un déni total de la situation réelle.

Et quand s'abattirent les fléaux les uns après les autres durant cette même décennie, tous, responsables politiques ou simples citoyens, s'étaient retranchés dans ce qu'ils savaient mieux faire : le chacun pour soi !

L'apocalypse déclamée dans cette gare, avait pris tout son sens, car les versets relatés par le vieil homme concordaient peu ou prou aux évènements qui se succédèrent.

Si Aurel y faisait parfois référence, dans la région, tout le monde s'y était préparé.

Le premier fléau fut effectivement le réchauffement climatique. Là encore quelques industriels y avaient vu des opportunités économiques comme l'ouverture de nouvelles routes maritimes par le nord, l'exploitation du permafrost, ou l'accession à de nouvelles nappes de pétrole.

Dans les régions du sud, en proie à de terribles sécheresses, à des incendies extraordinaires et des famines brutales, les populations, fuyant de surcroît l'embrasement de leur pays par des guerres dévastatrices, avaient cherché refuge au nord. Le nationalisme ambiant occupant d'ores et déjà les zones plus tempérées de la planète, leur avait bien sûr bloqué les frontières. Les pays riches s'étaient ainsi refermés sur eux-mêmes. Mais personne n'avait su voir venir la plus grande migration de population.

Celle-ci avait créé la surprise en arrivant du nord dès 2042, poussée par des bouleversements météorologiques extraordinaires et de plus en plus fréquents, comme les ouragans, phénomènes totalement inédits dans ces pays. On avait alors trop longtemps négligé le climatiseur naturel, essentiel à la planète, engendré par les courants maritimes.

En effet, les précipitations de plus en plus fréquentes avaient augmenté le débit des fleuves qui rejetaient de plus en plus d'eau douce dans les estuaires proches de la calotte glaciaire, s'ajoutant ainsi à celle de la fonte des glaciers et de la banquise. Une eau douce dont la densité bien différente de celle de l'eau de mer, avait fini par perturber les courants marins.

Et c'est de cette façon que le courant maritime principal remontant des eaux plus tièdes vers le pôle, apportant jusque-là au climat sa douceur estivale et tempérant les hivers, avait ralenti jusqu'à ne plus remplir son office de climatiseur.

Alors, contrairement à ce que l'on pensait d'un réchauffement climatique global, celui-ci se traduit en réalité par un refroidissement brutal des régions sous le cercle polaire.

Une ère glaciaire s'avanceit inexorablement d'année en année sur des terres jusque-là productives, détruisant l'économie de base, l'agriculture, et forçant les populations à regagner le sud.

Pendant que les glaces s'étendaient au nord, et que les déserts s'emparaient du sud, le nationalisme explosait au centre.

À la fin des années quarante, le climat devint plus virulent, allant de canicules estivales brutales à des hivers extrêmement froids, en passant par des automnes et des printemps tumultueux et ravageurs.

L'économie mondiale en fut anéantie. Ainsi se déclencha le second fléau : les guerres civiles.

On s'attendait à un affrontement de populations du nord contre celles du sud, mais ce fut un chaos plus dantesque encore qui malheureusement se produisit. Un nationalisme exacerbé avait nourri une sordide confusion, à tel point qu'on ne désignait plus un ennemi à sa seule couleur de peau mais simplement à cause de sa langue.

Depuis la banqueroute économique de 2049 toute forme d'autorité nationale avait disparu. Seules quelques villes ou métropoles devenues indépendantes avaient pu s'organiser et se protéger avec des garnisons d'hommes armés. Seulement, tous les stocks de nourriture ainsi que les centres commerciaux avaient été pillés.

Dans les zones rurales, relativement épargnées par les conflits, la famine s'était aussi installée, car le bétail avait été très vite anéanti par les incursions, souvent violentes, des urbains venus chercher les denrées introuvables en ville.

La région des Présmons n'avait pas été épargnée, mais très vite, elle avait su s'organiser pour repousser ces raids. Certains villages, notamment ceux qui se trouvaient en montagne, s'étaient transformés en forteresses imprenables.

Toujours d'après les commentaires des voyageurs et de quelques réfugiés, cette famine fut aussi accompagnée d'une extraordinaire

vague de suicides touchant des personnes incapables de se battre ou de tuer pour de la nourriture. Beaucoup allant jusqu'à se laisser mourir pour soulager leurs proches de leur propre charge.

Nul n'aurait su dire si cette dramatique et meurtrière confusion touchait tous les pays à travers le monde, car les communications, dont le fameux réseau web, avaient été coupées. Mais ce qui était devenu une évidence pour chacun, c'est que la mort menaçait celui qui ne trouverait pas suffisamment à se nourrir ou qui croiserait certaines milices lourdement armées. En revanche, dans les régions plus autonomes, s'organisait aussi un véritable réseau de solidarité auquel Aurel et Héléna avait activement pris part.

C'est à ce moment, à la fin de l'hiver 2051, qu'intervint le plus terrible des fléaux. Certains nommaient cette pandémie, la « peste blanche ». En fait, il s'agissait d'un champignon apparu soudainement. En moins d'une année, près des deux tiers de la population avaient disparu. Les premières victimes furent les personnels soignants et les chercheurs comme le père d'Aurel, réquisitionnés dans les agglomérations ayant subi les plus importants ravages. Face à cette maladie venue de nulle part et impossible à contenir puisque toutes les médecines connues avaient échoué, une solution drastique fut employée : la crémation des corps. Mais l'embrasement mal maîtrisé des lieux contaminés avait finalement déclenché de terribles incendies. Des quartiers entiers, voire certaines villes dans leur totalité, s'étaient enflammés, parfois sans aucune forme de résistance.

Cette maladie était due à un champignon proche du Candida. Auparavant, le père d'Aurel avait étudié l'un de ces dangereux minuscules champignons : le C Auris qui se répandait parfois sans qu'on puisse le combattre. Le développement de la « peste blanche », comme sa propagation, s'était avéré différent de celui du Candida. La maladie possédait aussi des caractéristiques similaires à l'oodinium, une micro algue de la famille des dinophycées qui infecte les poissons. En l'occurrence, cette pandémie particulièrement insolite se propagea par voie aérienne.

La victime avait dans un premier temps le bord des paupières qui blanchissait, puis très vite le champignon s'attaquait à toutes les muqueuses du malade. Et en moins de deux ou trois jours, la personne succombait d'insuffisance respiratoire. Étonnamment, les enfants de moins de cinq ans étaient le plus souvent épargnés. Mais devenus orphelins et isolés pour la plupart, quand ils ne trouvaient pas de secours, leur sort n'en était pas moins fatal. Les nourrissons mouraient dans les bras de leur maman décédée depuis plusieurs jours. D'autres enfants périssaient dans les incendies, pour s'être réfugiés dans leur maison sans avoir estimé le danger.

Personne n'avait compris ni l'origine, ni la façon précise dont cette pandémie s'était propagée puisqu'elle s'était déclarée spontanément partout sans qu'on puisse en déterminer le point de départ véritable.

On avait alors soupçonné une dispersion rapide des spores du champignon et la seule réponse avait été d'incendier tout lieu contaminé ou personne infestée. L'année suivante, la maladie s'était interrompue aussi nettement qu'elle était apparue, sans que personne n'ait su en donner la raison exacte. Mais si elle avait été terriblement meurtrière, laissant derrière elle de gigantesques charniers et des villes entièrement consumées. Cette pandémie avait mis un terme aux guerres civiles.

Le dernier fléau fut, lui, tout simplement grotesque.

Celui d'une civilisation qui s'évertuait à se reconstruire sur le même modèle que la précédente. Car très rapidement un système féodal s'était installé.

Des hordes de pillards plus ou moins organisées, s'étaient allouées certains territoires et dominaient ceux-ci avec la tyrannie qu'il convenait d'attribuer à la pathologie évidente de chacun de ces chefs de clans. Véritables psychopathes ou pervers narcissiques, le plus souvent anciens élus ou de formation militaire, certains se nommaient eux-mêmes « Président, Baron, Duc ou Général » en tant que chef et seigneur d'un fief qui leur appartenait.

Les populations se voyaient donc contraintes d'obéir et de se soumettre à ces brigands qui, en échange de leur protection, exigeaient de substantielles compensations alimentaires. Dans le cas où les habitants refusaient, ou ne s'acquittaient pas des exigences de ces seigneurs, on les expulsait du territoire ou le plus souvent, ils se faisaient purement et simplement lyncher voire tuer.

Ces tyrans régnaient donc en imposant la peur, mais cela étant, ils étaient le plus souvent confrontés à la concurrence des territoires voisins. Certains cherchaient à étendre leur domaine. Ils combattaient leurs rivaux comme le feraient des gangs mafieux, soit par attentats et petites guérillas frontalières, soit en batailles rangées occasionnant de nombreuses pertes dans les rangs de part et d'autre ainsi que le gaspillage d'armes à feu et de munitions de plus en plus rares.

La vie d'un brigand au service de ces seigneurs autoproclamés ne s'avérait donc pas si facile. Quand bien même avaient-ils de quoi se nourrir sur le racket des populations ou sur le butin pris aux adversaires, beaucoup finissaient par désertier. Car en plus des conflits de territoires, ces soldats devaient affronter la résistance d'une population qui, comme aux Présmons, semblait progressivement s'organiser et parfois les surprenait par des guets-apens. Ainsi les malfrats ne s'aventuraient que très rarement dans ces provinces abandonnées aux maquisards. Les fiefs de ces nouveaux seigneurs se limitaient donc aux anciennes zones urbaines et leurs alentours, car s'aventurer en ces contrées que la nature pourvoyait en forteresses diverses, leur apportait plus de pertes que de profits.

Ainsi les régions montagneuses, les hauts plateaux ou les vastes forêts avaient été progressivement désertés par les brigands. Ces territoires épars furent ensuite appelés par les chefs des clans urbains « zones autonomes défendues », « ZAD » puis « les Zadlandes ».

Chapitre un : Le brochet

Comme souvent à la fin de l'été, cette journée de septembre 2055 se révéla sombre et lourde dès le lever du jour. Quelques petites averses s'étaient succédé, entrecoupées d'éclaircies plus étendues dans le courant de l'après-midi. Poussés par un vent capricieux, des nuages cotonneux remontaient du Sud ; si denses parfois et si chargés qu'ils assombrissaient brusquement le paysage. La surface de l'étang semblait se rebiffer chaque fois aux caprices de la bise et dissipait, comme par défi, l'image réfléchie de ce ciel ombrageux en myriades d'éclats lumineux avant de reprendre le reflet parfait du décor somptueux qui enveloppait cette ancienne tourbière.

Sur ce seul marécage, une multitude de végétaux typiques des paysages lacustres s'offraient à la contemplation. Le plan d'eau s'étendait sur quatre à cinq hectares, alimenté par une petite rivière qui débouchait sur une large bande de roseaux balisant les plus hauts fonds.

À cet endroit, au mois de mai, avaient lieu les frayères, on y apercevait souvent les carpes s'adonner sans pudeur ni frayeur à des jeux sensuels semblables à une danse rituelle de procréation. Cette brousse de roseaux, de joncs et d'osiers formait une véritable nurserie. Amphibiens, poissons et gibiers d'eau trouvaient un abri sûr pour leur progéniture. De là s'éloigneraient, après quelques mois, les plus hardis des alevins et les plus forts têtards qui auraient échappé aux becs des râles, des cingles plongeurs ou des jeunes hérons cendrés.

Puis les canes, traînant en file indienne leurs rejetons tout en gardant un œil vigilant sur les plus dissipés, appareilleraient à leur tour, scrutant parfois le ciel pour prévenir de l'éventuel piqué d'une buse ou d'un faucon.

Canes, foulques et grèbes huppés gagneraient au plus vite les rives encombrées d'arbres arrachés à la berge, de branches à demi immergées mêlées aux ramures cambrées des saules cendrés. Leurs petits y trouveraient leur nourriture ainsi qu'une aire de jeu parfaitement protégée.

De plus, toute cette diversité végétale formait un rempart naturel aux tempêtes, plus endiablées depuis ces dernières décennies.

Le plan d'eau, ainsi fortifié, entouré de hauts peupliers, de quelques charmes et d'une foulditude d'aulnes, paraissait invulnérable, calme et impassible quels que soient les épisodes météorologiques. Aurel appréciait particulièrement ces moments de paix et de solitude, bien loin des tumultes d'une civilisation en détresse après les terribles fléaux.

L'étang se situait à quelques kilomètres de chez lui, derrière un col, un peu plus bas dans la vallée. Il s'y rendait toujours en 2CV, une relique que feu son grand-père lui avait léguée. Seul un tel véhicule parvenait à franchir les nombreux obstacles que présentaient ces routes déchirées par les crues.

Un chemin de terre aux ornières boueuses débouchait sur ce marécage plein de vie. Comme si ce lieu avait été protégé par une bulle de bonheur figée là par le hasard ou une divine bénédiction.

Dès qu'on le pénétrait, tous les fracas, les affres, les abominations, le souvenir de la barbarie de ce monde s'évanouissaient. La nature venait là gagner cette bataille, ou du moins, avait-elle pris d'assaut l'esprit d'Aurel. Et chaque fois, elle lui fournissait de quoi subsister et nourrir sa petite famille, ce dont il était infiniment reconnaissant.

Autour du plan d'eau, de rares berges vertes, comme des plages de gazon, offraient aux chevreuils une herbe plus tendre qu'ils venaient brouter régulièrement la nuit.

Sur l'une de ces aires dégagées, Aurel avait installé un ponton et une petite cabane de bois assez large pour lui permettre une couchette et de quoi ranger son matériel de pêche.

L'ancienne tourbière, dont l'exploitation avait cessé depuis plus de deux siècles, avait gardé de belles profondeurs allant jusqu'à quatre ou cinq mètres de fond. Là se trouvaient les plus beaux spécimens de poissons. Une forêt de nénuphars y avait pris place, offrant aux plus gros carnassiers une cache idéale ou un poste d'affût.

Arrivé tôt le matin, Aurel s'était contenté de capturer quelques gardons, brèmes ou rotengles, pour le plaisir. Il relâchait le plus souvent ses prises après avoir pris le soin de ne pas trop les blesser en retirant son hameçon. Il avait eu aussi le plaisir de combattre une grosse tanche qu'il avait pu suivre alors qu'elle fouinait par trois mètres de fond, faisant remonter des micro-bulles chaque fois qu'elle remuait la vase ou frôlait l'une des nombreuses plantes aquatiques qui tapissaient le fond.

Pour le coup, il avait pris le temps d'adapter une canne, sonder la profondeur, puis il choisit pour appât un beau ver de terreau qu'il déposa sur la trajectoire qu'elle révélait malgré elle. Elle mordit au piège en très peu de temps. L'animal se débattit avec force, ce qui réjouit le pêcheur aguerri. En moins de dix minutes, il put fatiguer le poisson et le déposer dans sa large épuisette. « Belle prise , beau combat » se dit-il en la remettant délicatement à l'eau.

Et vint le moment qu'il attendait.

En fin d'après-midi, le vent chuta, il faisait encore lourd, le soleil déclinait. Les insectes qui tombaient ou s'échouaient sur la surface ouvraient ainsi le bal quotidien de gobages en tout genre. L'heure du repas avait sonné pour tous.

Aurel avait son idée bien précise : une cible qu'il avait souvent manquée, un brochet vraisemblablement énorme. Il scruta la surface en préparant calmement une canne plus longue et plus solide. Il fit un premier lancer sans appât pour tester le leste et le parcours. Puis il ramena le tout lentement.

Muni d'un chiffon enduit de suif, il graissa le fil avant qu'il ne s'enroule sur le moulinet. Il choisit ensuite un hameçon double, l'œil toujours aux aguets sur la surface de l'étang. Pour appât, vu le monstre qu'il convoitait, il préféra un beau rotengle. Délicatement, à l'aide d'une longue aiguille, il enfila le long de la dorsale du vif une fine tresse métallique en s'assurant de ne pas le blesser. Seules les deux hampes de l'hameçon apparaissaient telle une couronne sur la tête du poisson. La tresse métallique restait discrète.

Il glissa ensuite plusieurs petits bouchons coulissants sur le bas de ligne avant d'en fixer un dernier bien plus gros à une distance d'un mètre cinquante du vif.

Dans l'eau, le vif retrouva sa vigueur cherchant naturellement à gagner le fond ou filer vers la première plante pour s'y abriter.

« Ne le fatiguons pas tout de suite » se dit Aurel en le déposant dans un bac pour qu'il s'y repose.

Maintenant, il fallait attendre, mais ce ne fut pas long. À une quarantaine de mètres de sa position, entre le bosquet d'aulnes et la masse de nénuphars, il aperçut plusieurs ablettes qui sautaient hors de l'eau comme pour échapper à un prédateur.

« Une chasse, enfin ! Espérons que ce ne soit pas une perche ou quelque autre petit carnassier ! ».

Le remous en surface qui suivit la panique des ablettes attesta la présence d'un assaillant de bonne taille. Aurel sentait son cœur battre. Il fallait surtout rester lucide et bien analyser le parcours possible de la cible. Après cette attaque, s'il avait pu se repaître d'une petite ablette, le brochet devait avoir rebroussé chemin et revenir vers les nénuphars. Aurel lança avec délicatesse son appât pile à l'endroit de l'attaque.

Le fil flotta parfaitement sur la surface, prenant la forme d'un ressort étiré sur toute la distance. Graissé de la sorte, il ne pouvait couler et restait bien visible, permettant ainsi la maîtrise de sa longueur et de sa tension.

Au bout de la ligne torsadée, le vif allait et venait, virulent, hésitant à se diriger vers les branches immergées de la berge droite ou

la forêt de nénuphar à gauche. Il se dirigea finalement vers les branches ce qui permit à Aurel de le ramener facilement en position.

Le temps allait virer à l'orage, des nuages s'étaient regroupés en masse au lointain et formaient déjà d'énormes cumulonimbus avec une base ténébreuse et confuse qui s'étalait en assombrissant le paysage. Quelques rafales commencèrent à secouer les peupliers mais rien ne semblait troubler le repas des poissons dont les sauts et divers remous redoublaient au détriment des insectes naufragés. Un vol de colverts s'abattit alors dans la roselière pour y trouver abri comme s'ils savaient qu'une tempête arrivait bientôt.

Plus d'une demi-heure avait passé et le rotengle ne semblait pas faiblir. Aurel le ramenait chaque fois qu'il tentait de trouver refuge quand tout à coup le bouchon principal, qui jusque-là frémissait au moindre mouvement du vif, s'immobilisa quelques secondes avant de plonger aussi soudainement et disparaître sous la surface. Le fil en torsade se tendit progressivement.

À l'évidence, le rotengle n'avait pas la puissance pour plonger si vite et si fort ; l'attaque avait bien eu lieu. Aurel sentit son cœur battre plus fort. Le prédateur avait d'emblée saisi sa proie avant de l'emmener. À ce moment le plus crucial, Aurel savait qu'il ne fallait pas ferrer tout de suite, juste laisser filer la bête, alors il libéra son fil pour qu'aucune résistance ne puisse l'alerter du piège.

Comme prévu, le bouchon principal remonta et s'immobilisa un instant. Désormais le pêcheur pouvait agir. Il commença par tendre progressivement le fil en le rembobinant doucement jusqu'à sentir, depuis le scion de la canne, les moindres variations de tensions. Celle-ci frémissait légèrement, comme si le tueur s'était immobilisé ou avait lâché sa prise.

Mais Aurel savait qu'avec la taille de ce vif, le brochet avait dû l'attraper par le flanc et n'avait pas d'autre choix que de s'arrêter pour l'engamer la tête la première, avant de reprendre son chemin. Le bouchon plongea à nouveau brusquement, signalant cette fois le moment de ferrer.

Aurel abaissa sa canne en maintenant le fil toujours sous légère tension, puis d'un grand geste ample, il le tira en arrière. La courbe du fil et son élasticité risquaient d'amortir l'effet, il fallait être sûr que le ferrage soit net. Le doute s'effaça d'emblée lorsque le carnassier réagit violemment et fila immédiatement vers les nénuphars.

Il desserra alors légèrement le frein du moulinet et celui-ci se mit à geindre. Il ne fallait surtout pas que le brochet aille se fourrer dans cette forêt de nénuphars, la ligne pourrait s'y empêtrer, et Aurel risquerait de perdre un contact direct avec sa prise.

Déjà quelques jeunes pousses flottaient à la surface attestant que le fil avait cisailé quelques tiges sur sa périphérie. Heureusement, le brochet rebroussa chemin et prit la direction de la berge encombrée.

Soulagé, Aurel récupéra quelques mètres de fil, mais le poisson puissant lui reprit de la longueur. Le frein du moulinet hurla de plus belle. C'était un bruit à la fois effarant et jouissif. La canne se courbait, allait et venait, amortissant les variations de tensions. Le brochet s'approchait bientôt des branchages et là aussi, il fallait éviter qu'il aille s'emmêler aux rameaux immergés. Aurel dut ralentir sa progression en resserrant progressivement le frein au risque de casser le fil. L'animal redoubla d'effort, il devait sentir sa tentative vouée à l'échec.

Soudain la canne se redressa, le fil retrouva sa forme hélicoïdale sur la surface. Cependant, Aurel remarqua que le bouchon restait immergé. Un instant il pensa que tout était terminé, le fil avait peut-être été brisé en amont du bouchon. Mais la spirale bougea à nouveau et revint vers lui en décrivant un arc de cercle.

Le brochet avait choisi de revenir à rebours, en direction d'Aurel, se libérant ainsi de toute tension dans l'espoir de se dégager du piège. Immédiatement Aurel rembobina, récupérant tout le fil jusqu'à retrouver le contact, et de nouveau le combat reprit. L'animal tenta un retour vers les nénuphars, mais cette fois il avait perdu beaucoup trop de distance. Aurel en avait conscience, le plus gros de la bataille venait de se jouer.